

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean RISSE

Le garde-forestier

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 46-52

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le garde-forestier

Il était l'âme des grands bois pleins d'ombre, et des clairières ensoleillées, car, depuis sa jeunesse, il les avait parcourus chaque jour, il en connaissait tous les mystères. Il savait l'endroit précis où les petits ruisseaux chantent sous la mousse, et la roche où ils tombent en cristallines cascades de perles blanches. Il avait suivi tous les sentiers pratiqués par les renards et les blaireaux, et lorsqu'on se trouvait près de lui, on croyait respirer la senteur âcre et pénétrante des sapins, et sa voix, un peu voilée et sourde, semblait le bruit du vent à travers les branches.

Il était âgé de 74 ans, et ses cheveux drus n'avaient pas encore grisonné, comme si la sève des arbres leur avait communiqué son éternelle jeunesse ; mais des rides profondes labouraient son front, et, sur les tempes, s'entrecroisaient avec d'autres rides partant du coin des yeux. Pierre Vergnaud était garde-forestier : depuis presque un demi-

siècle il rôdait dans les bois, et sa petite hache avec le sceau de la commune, pendant à son côté dans une gaine de cuir, lui battait la cuisse à chacun de ses pas. Jeune, il avait été alerte et fort, comme une bête sauvage ; maintenant, courbé vers la terre comme une plante que l'on coupe, il n'allait plus que rarement à la forêt. Un jour même, il prit froid et, plein de toux, phtisique, il demeurait chez lui, assis sur le banc du fourneau, entre sa femme qui tricotait des chaussettes et sa fille qui, de temps à autre, lui faisait avaler de la tisane.

Il avait les paupières éraillées par la bise et le froid, et, comme s'il avait pleuré, ses yeux étaient rouges. Des flocons de peau tombaient sur son front et le long de ses joues, et il était toujours pâle extraordinairement. Parfois, une sueur abondante ruisselait sur son visage, et coulait dans ses moustaches noires retombant des deux côtés de la bouche, et alors, comme un chêne dans le vent, il frissonnait. Et tout son grand corps était secoué par la toux qui, à chaque instant, le prenait aux poumons, à la gorge, et l'étranglait. Mais lui, en vieux grenadier qu'il avait été jadis, se rebiffait, et, sa volonté dominant la mort, pendant de longs intervalles, il allait mieux.

La maison était petite et délabrée ; l'un après l'autre, le vent emportait les bardeaux de la toiture : Il pleuvait au galetas, l'eau s'égouttait dans les chambres, et les poutres, moisies, pourrissaient. Une grande pièce de bois, massive et enfumée, soutenait le plafond, une table rectangulaire servait pour les repas, et la plupart des vitres étaient en papier. Un fusil de chasse était suspendu à un clou par une courroie de cuir. Pierre Vergnaud braconnait, et quelques-uns de ses coups étaient restés fameux parmi les paysans.

Un matin des gens qui coupaient du bois, trouvèrent, au bord de la Sarine le cadavre d'un homme percé de deux

chevrotines : on accusa tout bas Pierre Vergnaud, mais soit par crainte, soit par sympathie, on se tut.

Le froid était tombé. Les prés étaient couverts de gelée blanche, et le givre pendait aux arbres. Quand la pendule eut sonné six heures, Pierre se leva, lentement, s'étira les membres. Sa femme apporta le déjeuner, et tous les trois, sans rien dire, se mirent à manger, et, par intervalles, ils soufflaient sur le café brûlant, pour le refroidir. Lui n'avait mis que ses pantalons, et sa chemise de toile blanche, violemment éclairée par la lumière crue de ce matin d'automne, brillait. Les deux femmes avaient leurs habits de laine, une robe grise avec des points bleus. La jeune fille s'était jeté sur les épaules un châle violet à franges jaunes. La mère, vieille déjà, avait un tablier blanc, mâchuré au contact des casseroles, et une écharpe noire, passée sur la tête, lui servirait les oreilles, et se nouait sous le menton.

Tous trois se retournèrent. Quelqu'un entra. C'était Alphonse Maradan, le syndic. Il était jeune, fort, et il dut baisser la tête et les épaules pour franchir le seuil. Il parlait en patois, d'une voix faible et saccadée, et Vergnaud, tout en mangeant, l'écoutait.

On voulait faire, disait-il, une coupe de bois dans la forêt communale du Strauss, en dessous de la Berra ; on avait eu des frais, cette année, pour construire le hangar de l'auberge, réparer la remise des pompes à incendie, cimenter le réservoir, près de l'Eglise, sans compter la conduite d'eau de la laiterie et les digues à la Serbache; et alors, le forestier-chef avait permis, outre la mise annuelle de bois, de vendre deux cent vingt plantes au Strauss. Plusieurs s'étaient déjà offerts pour les abattre et les préparer : Aimé Bulliant, Cyrien Feret le piqueur, Jules Despont, Simon Théraulaz, et lui-même, Maradan, y enverrait son domestique au moins pendant les premiers jours. Seulement, ils ne connaissaient pas assez la forêt, il fallait quelqu'un pour

la leur montrer. Le forestier était payé pour cela, il devrait donc s'y rendre le plus tôt possible, aujourd'hui même.

Quand il eut fini de parler, il leva ses deux mains, les appuya contre la poutre transversale du plafond, et, les jambes croisées, la tête entre les bras, il fixait le fusil suspendu à la paroi. Vergnaud sortit un couteau de sa poche et se coupa du pain. Un accès de toux le prit qui dura longtemps, interminablement. Enfin, il répondit :

— « C'est bon, j'y serai. » Il se leva, et, tout courbé, alla s'appuyer contre le fourneau, mit ses chaussettes et ses souliers ; de sa voix enrouée, il disait aux femmes :

— « Justine, tu prépareras mon sac ; n'y mets pas de viande, ça me fait mal ; mais alors, un litre de lait, un cornet de cacao, puis beaucoup de sucre. Toi, Mélie, va au magasin acheter un paquet de Porto-Rico, deux boîtes de conserves au thon et, en même temps, tu passeras chez Félicien, et tu lui diras de me remplir cette chopine de son meilleur marc. Tu as compris? dépêche-toi. Dis leur que je payerai une autre fois, quand j'aurai vendu mon tas de fagots »

La jeune fille se plaça devant le miroir, arrangea, avec ses mains, les boucles blondes des ses cheveux, et elle partit à pas menus, se faisant petite, à cause du froid. Alphonse Maradan parla pendant quelques minutes, du gel subit, d'une de ses vaches qu'il avait dû saigner, et de son cheval qui boitait. Puis, il s'en retourna.

Vers neuf heures, le garde-forestier se mit en route, sac au dos, une canne à la main. Et il allait, déjà très las, s'arrêtant pour tousser, ses moustaches noires devenues blanches de givre, et, par moment, il gémissait et parlait tout haut. Il était large, et trapu, les jambes en arc-boutant. Le soleil, étincelant sur la terre gelée, aveuglait. Et voilà que sur cette féerie de rayons et de couleurs, le son des cloches passa, grave et lent, comme un chant de mort, Et Pierre Vergnaud se rappela son ami, Jean Monney, dont on célébrait

l'office de septième. Et il pensa aux innombrables parties de chasse qu'il avait faites avec lui : l'affût, l'approche, de la bête, un coup de feu ; puis, la poursuite souvent longue dans la nuit, et les hurlements des chiens.

Pierre Vergnaud songeait.

Il arriva. C'était une heure après midi : Les sentiers à travers les bois et les pâturages étaient devenus boueux, par suite du dégel. A la lisière de la forêt communale, on avait autrefois construit une cabane pour les bûcherons ; ils y échauffaient leurs victuailles, et se couchaient sur un tas de foin, séparé du foyer par une cloison. De la fumée s'échappait par une ouverture pratiquée dans le toit, et Pierre entendit un bruit confus de conversations. Les travailleurs s'y trouvaient déjà. Un d'entre eux sortit vivement pour laver à la fontaine la casserole qu'il avait en main.

— Oh ! Vergnaud, cria-t-il vous n'avez pas pu vous lever ce matin ».

Tous étaient dehors, maintenant, la bouche pleine, et ils le regardaient venir, s'arrêtant pour respirer.

— « C'est bien la dernière fois qu'il monte ici : » dirent-ils

Il entra, déposa son sac à terre, et s'assit avec effort sur un morceau de bois. Il haletait, et sa respiration, comme en un soufflet percé, sifflait dans sa gorge. Les hommes, en cercle autour de lui, achevaient de manger. Cyprien Feret, en bégayant, expliquait qu'on avait déjà abattu un sapin, le grand, près du ruisseau, et qu'il était pourri à l'intérieur ; puis, ils partirent, et de leur pas lourd, ils retournèrent à l'ouvrage pendant que Vergnaud faisait cuire son dîner. Longtemps après, il alla les trouver. La plante qu'ils avaient coupée se trouvait juste à la limite, qu'il leur indiquait : ils ne devaient pas dépasser le ruisseau ; de l'autre côté ce n'était pas à la commune. Il leur fit voir la ligne de démarcation reconnaissable à une éclaircie pratiquée dans toute la largeur de la forêt. C'était là, entre la clairière

et le torrent, pas plus loin, et, ajouta-t-il, ils ne devaient couper que les plantes marquées d'une entaille par l'expert. D'ailleurs, ils n'étaient pas assez nombreux, et, aussitôt qu'il serait descendu, il leur enverrait d'autres ouvriers.

Le soir, il ne voulut rien manger ; il but un verre d'eau de vie, alluma sa pipe et, tandis que les autres, après souper, jouaient aux cartes, il leur raconta des histoires mêlées de paroles étranges. Ils se regardaient un instant entre eux, puis, partaient d'un gros éclat de rire sonore, et se remettaient à leur jeu.

Pendant la nuit, il toussa continuellement, sortit plusieurs fois, fit du feu, les étouffant dans la fumée. Le matin, il ne voulut pas se lever ; il ne respirait qu'avec peine, et ne finissait pas de tousser.

Les bûcherons, dehors, se consultaient : S'il allait mourir, que feraient-ils ? Ils furent effrayés. Seul, Aimé Bulliard riait :

— « Ce ne serait pas la première de ses farces, disait-il, que de nous laisser seuls ici »

Ils décidèrent que Cyprien Feret descendrait au village chercher un char et un cheval pour emmener le garde-forestier. Puis, ils allèrent au travail.

Vers midi, Cyprien était revenu avec le petit cheval de l'aubergiste attelé à un tombereau qui servait à conduire du fumier. Il arrêta son attelage, et entra dans le fenil. Vergnaud, assis sur le foin, son sac entre les jambes, préparait son dîner.

— « Eh, bien ! comment ça va-t-il ? » lui dit Feret.

Pierre aperçut le cheval et le petit chariot.

— « Qu'est-ce que c'est que ça » ? demanda-t-il.

Cyprien fut embarrassé. Il répondit enfin :

— « On a vu que tu n'allais pas bien, puis, il fait trop froid ici. Je suis descendu ce matin, et ta femme m'envoie te chercher. »

Alors, il comprit; c'était la fin. On voulait l'emporter chez lui avant qu'il soit tout à fait mort.

Un froid de glace le secoua jusqu'aux moelles, ses mains se crispèrent; sa figure se contracta affreusement, il devint jaune. Ses yeux se renversèrent dans leur orbite, et il tomba, à la renverse. Deux jets de sang s'accrochèrent à ses moustaches noires, comme deux guirlandes de roses sur un drap mortuaire.

Les bûcherons arrivaient pour dîner. Quand ils le virent, une terreur les saisit. Ils l'assirent au fond du tombeau; Cyprien Feret prit la bride du cheval et partit. Aimé Bulliard se tenait derrière. Ils suivaient des sentiers rocailleux; les roues enfonçaient dans des ornières et grinçaient sur des cailloux, et le vieux garde-forestier, râlait.

Le lendemain, il mourut chez lui, sans avoir repris connaissance, et les cloches tintèrent éperdument à travers la brume qui s'égouttait.

J'allai le voir dans la journée. Il était très beau, ainsi couché sur des draps blancs, la peau devenue très claire et les mains croisées.

Mais le grand vent qui gronde et roule à travers les bois vénérables et les clairières ensoleillées pleura longtemps, car l'âme des forêts s'était envolée. Et moi aussi, j'ai pleuré, parce que je l'aimais, ce vieux garde-forestier, avec son caractère étrange et un peu mystérieux, comme un être d'une autre époque égaré parmi nous.

JEAN RISSE